

Ex RDA, le retour de la peste brune

"C'EST DUR DE VIVRE DANS UN MONDE OÙ TOUT CE QUE VOUS AVEZ CONNU A ÉTÉ EFFACÉ OU DÉVALUÉ"

par BERNARD FREDERICK

Le 9 octobre dernier, jour de *Kippour*, un allemand de 27 ans, Stephan Balliet, casqué et lourdement armé, a attaqué la synagogue de Halle, à l'Est de l'Allemagne dans le Land de Saxe-Anhalt dont il est lui-même originaire. N'ayant pu pénétrer dans l'édifice à l'intérieur duquel plus de soixante-dix personnes assistaient à l'office, il a tué une passante avant d'abattre un homme qui entraînait dans un restaurant turc.

Arrêté, il a vite avoué ses motifs : « *L'Holocauste n'a jamais existé. (...) Les juifs sont à l'origine de tous les problèmes* », a-t-il déclaré. Dans un « manifeste » enregistré avant l'attaque, Balliet indiquait qu'il voulait « *tuer autant d'anti-blancs que possible, de préférence des juifs* ». Cet attentat intervient quelques mois après le meurtre, en Hesse, de Walter Lübcke, un élu pro-migrants du parti conservateur de la chancelière Angela Merkel (CDU). Tout cela dans le contexte de fortes poussées électorales de l'extrême droite, notamment dans l'ex RDA.

Le 1er septembre, l'*Alternative pour l'Allemagne* (AfD) a obtenu 22,5 % de voix dans le Brandebourg, le Land qui entoure Berlin, contre 12,2 % en 2014, et 27,5 % en Saxe, dans le Sud-Est (9,7 % en 2014). L'Est de l'Allemagne confirme son statut de bastion électoral de l'AfD, plus faible à l'Ouest du pays.

La République démocratique allemande a duré quarante ans de 1949 à 1989. Il y aura trente ans ce mois de novembre que le « mur » est tombé. Comme l'Atlantide, la RDA a disparu. Rien ou presque n'en subsiste sauf une certaine nostalgie qu'on appelle *Ostalgie*, dont on pourrait sourire si elle ne recouvrait le malheur d'un peuple dont on a détruit les usines et les acquis sociaux ; nié l'identité propre en même temps que l'histoire ; débaptisé les rues et les places et détruit grand nombre de monuments. ■ ■ ■ **Suite en page 3**



Berlin 02/10/2004; Manifestation contre les réformes du marché du travail de Gerhard Schröder. Sur le drapeau de l'ex-RDA, on peut lire *Retour vers le futur*.

MÉMOIRE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ISRAËL publie des archives de Kafka

par CHAÏM NATHAN

Le 7 août dernier, lors d'une conférence de presse, le président de la Bibliothèque nationale d'Israël, David Blumberg, a révélé plusieurs documents des archives de Franz Kafka – manuscrits de la *Lettre au père* ou de *Préparatifs de noce à la campagne*, des sins de l'écrivain, cahiers d'exercices en hébreu. Ces archives seront, selon la direction de la Bibliothèque, numérisées et ouvertes au public, certaines d'ici la fin de l'année. ■ ■ ■ **Suite en page 8**



Dessin de Kafka

Editorial

VOUS AVEZ DIT LAÏCITÉ ?

France, octobre 2019 : dans le cadre d'une sortie scolaire destinée à éduquer les enfants d'une école publique de la région de Bourgogne Franche-Comté au sujet des institutions publiques, un conseiller régional du RN agresse verbalement une mère accompagnatrice, lui intimant l'ordre de quitter les lieux au prétexte du **foulard** qui couvre ses cheveux.

S'il existe une attitude que chacun peut partager, c'est le respect à l'égard d'une mère qui prend soin de son enfant. Encore plus si cette mère, manifestant ainsi son sens de l'intérêt général, prend la peine d'accompagner bénévolement l'équipe éducative qui prend en charge la classe à laquelle appartient cet enfant dans le cadre d'une sortie scolaire. C'est pourtant le contraire qui s'est produit sans qu'on puisse justifier ce comportement, même, et surtout pas, sous prétexte de laïcité.

Il faut donc, une fois de plus, rappeler clairement l'étendue exacte, définie par la loi, du principe de laïcité. Si les agents publics sont tenus de respecter la neutralité de l'État dont ils sont les salariés, cette obligation ne concerne en aucune façon les citoyens qui ont parfaitement le droit de manifester dans l'espace public leur conviction de quelque pensée, religieuse ou non, que ce soit.

Mais quelle n'est pas notre surprise d'apprendre que le ministre de l'Éducation nationale, membre d'un gouvernement qui revendique d'assurer le respect de la loi, fait part de sa volonté de faire en sorte de la contourner et déclare dans les médias : « *Le voile n'est pas souhaitable dans notre société* » comme s'il s'agissait là, au surplus, du problème essentiel dont souffre ladite société. Le chômage, la misère sociale, la précarité, l'incapacité des hôpitaux et de l'école d'assurer le service public, tout cela n'existe pas !

À vrai dire, l'attitude tant du ministre que de l'élu RN et de publicistes comme Zemmour, – qui, condamné plusieurs fois pour racisme, n'en continue pas moins de sévir – participe d'une banalisation de la parole raciste. Et cette dernière ne peut avoir qu'une seule conséquence : la division de tous ceux qui ont intérêt à rassembler leurs luttes car ils appartiennent au même monde : celui de ceux qui vivent de leur travail et ne peuvent rien espérer en dehors de ces luttes.

Nous, juifs laïques et progressistes, engagés depuis longtemps dans tous les combats contre l'antisémitisme et tous les racismes, sommes bien placés pour savoir ce que peut signifier l'oubli de la nécessité d'une mobilisation contre la parole raciste. Mobilisation chaque jour plus urgente ! ■ 23/10/2019

Jacques Lewkowicz
Président de l'UJRE

PRÉSENTATION publique du MUSÉE VIRTUEL DES RÉSISTANTS juifs de LA MOI

Enfin, le **Musée virtuel des Résistants juifs de la MOI** créé par l'association *Mémoire des Résistants Juifs de la MOI* (MRJ-MOI) dont l'UJRE est cofondatrice, prend forme !

Membre du réseau "*Musée national de la Résistance*", ses objectifs, son fonctionnement et sa première salle ont été présentés à plus de 120 personnes le jeudi 17 octobre 2019 par une large équipe [1], à la mairie du 10^e arrondissement.

C'est en 2005 que le projet d'un "Espace mémoire" dédié aux résistants juifs, et l'association pour le réaliser, voyaient le jour. Popularisé par la *PNM* avec le soutien de différents acteurs [2] – sans oublier les nombreux souscripteurs ayant répondu à l'appel de notre journal –, le projet est en phase d'aboutissement.

L'objectif de MRJ-MOI : rendre vivante et inoubliable la lutte, souvent au prix de leur vie, de ces combattants de l'ombre pour transmettre, particulièrement aux jeunes, le sens de cet engagement, indispensable aujourd'hui.

Musée virtuel donc, il fait appel aux technologies les plus modernes pour permettre à tous les publics d'entrer dans une histoire héroïque, malheureusement depuis longtemps largement occultée : celle de ces femmes et de ces hommes, fuyant les fascismes, la misère et l'antisémitisme pour rejoindre la France des Droits de l'homme, des Lumières et de la Commune. Ces immi-

grés souvent très politisés dans leur pays d'origine, principalement la Pologne, s'organisèrent en France, sous l'égide de la Main-d'œuvre immigrée créée par le Parti communiste français.

Beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, prirent part à la défense de la République espagnole avant de participer, la guerre venue, à la Résistance française.

Prélude au musée, MRJ-MOI a recueilli auprès des derniers survivants de cette épopée des témoignages qu'elle a confiés à Pierre Chassagnieux en vue de la réalisation du film *Nous étions des combattants* (2017) [3].

Le cinéaste a réalisé pour chacune des 15 salles du musée une saynète vidéo de 2 mn. tournée dans des lieux représentatifs de notre histoire (la clairière et la cloche du Mont Valérien, Drancy, le Mémorial...) où deux jeunes comédiennes, Charlie et Sonia, présentent chaque salle.

La visite du musée pourra être libre ou respecter le parcours chronologique de chaque salle : lecture de la **nar-ration**, renvoi à des **notes** dont le niveau de détail dépend de la curiosité du visiteur. Une **iconographie**, entièrement sourcée et légendée, enrichit à tout moment ces textes qui ont été soumis à l'historien Alex Gromb.

Belle soirée de présentation close par un échange nourri de questions/réponses traduisant le vif intérêt de la salle. Bien des efforts restent à fournir car si les 15 narrations sont achevées, la période de la clandestinité reste diffi-

cile à illustrer (iconographie, notes, **biographies**). Beaucoup de soutien matériel (archives familiales) et financier [4] reste donc nécessaire, mais les Résistants juifs de la MOI ont déjà **leur** musée et l'équipe est optimiste qui programme son ouverture pour **fin mai 2020**. À l'heure où l'on cherche à réhabiliter ou à excuser nazis et collaborateurs ; où l'on tente de réécrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale pour y effacer le rôle des résistances communistes et celui de l'Union soviétique, ce musée est une façon de relever le défi. ■ **BF**

[1] Claudie Bassi-Lederman pdte de MRJ-MOI, Pierre Chassagnieux réalisateur, Gaëlle et Benjamin Geronimi de Motionorama (producteur des saynètes), Fanny de DP News (producteur du site) et l'équipe de conception de MRJ-MOI (Maryse Wolikow, Liliane Turkel, Claudine Cerf, Hélène Facy...).

[2] Catherine Vieu-Charier et son équipe de la mairie de Paris, Laurence Cohen sénatrice du Val-de-Marne, le Conseil régional d'Île-de-France, la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, le Mémorial de la Shoah, le Secrétariat d'État aux anciens combattants, le Musée de la Résistance nationale de Champigny, le Musée de la Libération de Paris - musée du Général Leclerc - musée Jean Moulin, le Centre d'histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon, le « Holocaust memorial » de Washington, la Fondation du judaïsme français, la SNCF...

[3] Je commande le DVD: 10€ + 3€ de port <https://cutt.ly/relqkp4>

[4] Je soutiens le Musée virtuel de MRJ-MOI <https://cutt.ly/Lezwgyf> ou j'écris à MRJ-MOI (14 rue de Paradis 75010 Paris ou à mrj-moi@mrjmoi.com

VIE DES ASSOCIATIONS

progressistes d'Allemagne de son entière solidarité. L'UJRE appelle ses adhérents et ses amis à rester vigilants et solidaires. ■

10/10/2019

Solidarité avec les Kurdes du Rojava

Au moment où l'*Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide* (UJRE) émet ce communiqué, l'armée turque bombarde au Nord-Est de la Syrie les populations kurdes du Rojava qui ont combattu Daech avec vaillance et efficacité. Le Conseil de Sécurité a été saisi de la situation créée par l'agression turque. L'UJRE prend acte du fait que le gouvernement français a condamné cette agression. Elle veut espérer que le Conseil de Sécurité prendra toutes les mesures nécessaires pour protéger les populations kurdes et préserver la paix dans la région. (...) ■

10/10/2019



Deux communiqués de presse LES NÉO NAZIS ATTAQUENT

Alors qu'au cours des derniers jours, des tags antisémites et anti migrants ont été apposés dans un village alsacien, nous ap-prenons que des groupes néo nazis ont successivement attaqué une synagogue puis un restaurant turc à Halle, près de Leipzig en Allemagne, causant deux morts et deux blessés graves. L'*Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide* (UJRE), face à cette monstrueuse résurgence de l'antisémitisme et du racisme qu'elle condamne avec la plus grande fermeté, demande que justice soit faite. L'UJRE réitère sa conviction : les mesures répressives ne suffisent jamais. La prévention reste indispensable et passe par tous les moyens d'éducation, de l'école aux médias. Pour sa part, sa presse s'y emploie. L'UJRE assure les démocrates et les forces

L'UJRE recommande et diffuse ce documentaire sur les juifs de France critiques envers la politique d'Israël

"PAS EN MON NOM"

Très souvent en France, lorsque les conflits reprennent au Proche-Orient, les personnes d'origine juive sont appelées à soutenir inconditionnellement l'État d'Israël. Pourtant, un certain nombre d'entre elles, comme moi, refusent de s'enfermer dans cette assignation communautaire, tout en craignant le développement de l'antisémitisme : voici en quels termes l'auteur* présente la façon dont il est allé à la rencontre de voix qui s'élèvent hors d'un communautarisme étroit. Chacun relate « d'où il parle », comment enfant il a découvert le « sentiment d'appartenance » au judaïsme, avec ou sans religion ; par l'histoire familiale et ses liens avec celle du XX^e siècle meurtrier et mouvementé ; par la langue « secrète » ou partagée (yiddish, ladino ou judéo-arabe), la cuisine, la musique, les lectures... Et non pas par un communautarisme étroitement exacerbé. Quasiment tous ont connu l'exil et les semelles de vent, beaucoup en ont gardé une sensibilité responsable face aux bouleversements du monde créant les

migrations ; et ils ou elles agissent en ce sens. Tous (Maurice Rajfus, Rony Brauman, Robert Kissous, Esther Benbassa, Bernard Bloch...) sont antiracistes et créent ou participent à des actions humanitaires. Le titre du film souligne le refus de chacun d'être associé aux visions réduites d'où qu'elles proviennent. Mais dans la vulgate politiquement normée, la naissance fige dans un camp et n'incite à voir que sous un seul angle. Car deux rives bordent le conflit-fleuve ; il y a d'un autre côté des relents d'antisémitisme avivés par des prédicateurs nettement pré-dictateurs, des Soral, Dieudonné et autres salafistes, qui prolongent les avancées masquées des nouveaux fascismes : brun, vert ou bien incolore mais sur la Toile... Ceux-là et d'autres mélangent antisémitisme et antisémitisme dans une tambouille saumâtre. L'air du temps est à la confusion rapide. Les nazis levaient le bras, et voilà maintenant les « quenelleurs » venimeux et querelleurs qui le mettent au niveau de leur bassesse. Et puis des inscriptions par-ci, des attaques par-là, pour bien pourrir le climat et s'assurer que les positions seront

exacerbées et jamais raisonnées ou au moins audibles. Les braises ne sont jamais éteintes, pas besoin de souffler fort. Dans les périodes d'incertitude, les escrocs intellectuels, les charlatans et les illuminés avivent les haines et les guerres pour s'approprier les pouvoirs et les butins. Nous sommes nombreux à ne plus avoir pu rejoindre certaines manifestations après avoir entendu « *Mort aux Juifs* » dans un cortège ou un autre. Le film rappelle ces séquences sinistres montrées aux interrogés. Et en même temps, il est difficile de rompre avec une vie d'engagement ou de se refuser de le faire encore aujourd'hui, avec une conscience qui dépasse les frontières ou qui dénonce tout ce qu'elles mutilent. Mieux vaut poser une question ouverte que de la recouvrir de sa *kippa*, de son chapeau ou d'un drapeau. Il y a un appel à faire à nouveau, et quand même, dans ce DVD. L'entraide n'a pas fini d'agir au-dessus des limites abstraites ou concrètes. ■

Robert Sebbag

* Daniel Kupferstein, DVD produit par Production CoopAddoc, 2019, 20 €

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH* depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM* éditée par l'UJRE

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE (10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

Ex RDA, le retour de la peste brune

ALLEMAGNE

ISRAËL

"C'EST DUR DE VIVRE DANS UN MONDE OÙ TOUT CE QUE VOUS AVEZ CONNU A ÉTÉ EFFACÉ OU DÉVALUÉ"

(Suite de la Une)

Le plus symbolique dans ce contexte de montée de la peste brune est qu'on ait, à Berlin, transformé en 1993 le Mémorial dédié aux « victimes du Fascisme et du militarisme », sur lequel veillait jour et nuit une garde d'honneur, en monument aux « victimes de la guerre et de la tyrannie ». Aux victimes de la guerre, SS compris !

Les causes de ce retour de la « bête immonde » sur son sol résident comme toujours dans la misère, l'humiliation et le désespoir.

Deux livres récents nous éclairent remarquablement à ce sujet : *Le second Anschluss – l'annexion de la RDA* de l'économiste italien Vladimiro Giacchè et *Le pays disparu* de Nicolas Offenstadt.

Vladimiro Giacchè est un économiste, partenaire d'une société financière, Sator, et président du Centre Europa de recherches (CER) de Rome. Son livre a paru en Italie en 2013 et en France en 2015, dans une traduction de Marie-Ange Patrizio. Vladimiro Giacchè s'inscrit en faux contre le mythe du succès de la réunification allemande. Il montre que la RDA de 1989 était certes une économie déclinante, mais qu'elle n'était pas « en banqueroute », comme l'ont prétendu les dirigeants ouest-allemands qui ont procédé à une liquidation en règle d'une économie entière pour justifier la création d'une union monétaire rapide. Une liquidation qui s'inscrivait dans une négation complète de l'histoire de la RDA, dans sa réduction « à une note de bas de page de l'histoire allemande ».

Dans un entretien avec Romaric Godin, paru en octobre 2015 dans *La Tribune*, Vladimir Giacchè explique que « dans l'ancienne Allemagne de l'Est, plus de 40 % de la population vit de transferts sociaux. Le taux de chômage est un peu moins du double de celui de l'Ouest, le PIB par habitant se situe environ à 75 % de celui de l'Ouest, mais dans le seul secteur privé, il est plus bas d'environ 10 % ».

Conséquences : un effondrement de la natalité, un vieillissement de la population et un dépeuplement des villes. (...)

L'ancien territoire de la RDA, depuis la chute du mur de

Berlin, a connu un des taux de croissance les plus bas parmi les anciens pays du bloc de l'Est » affirme l'écrivain italien pour qui « l'ex RDA reste un Mezzogiorno au centre de l'Europe ». Il souligne que « les industries de l'Allemagne orientale perdirent, littéralement en un jour, trois types de marchés : celui de l'Ouest, celui de l'intérieur de l'ex RDA et celui de la Russie et des pays de l'Est. Alors que, dans le même temps, les industries de l'Ouest se virent ouvrir les portes d'un marché de 16 millions de consommateurs ».

Il n'y a pas que l'économie : « L'élite, non seulement politique mais aussi scientifique et culturelle de l'ex RDA, a été complètement évincée. Aujourd'hui encore, rares sont les professeurs des universités enseignant à l'Est qui ne proviennent pas de l'Ouest. Dans la magistrature et dans l'armée, la proportion des « Ossies » est quasi nulle. Tous les instituts et les académies de l'Est ont été liquidés en un temps record ». Ces pratiques « ont évidemment contribué à engendrer dans une large frange de la population d'ex Allemagne de l'Est, la sensation d'avoir été colonisée et de voir mise en cause sa propre identité. Il est

d'ailleurs intéressant d'observer que la population de l'Est ne partage guère l'idée – majoritaire dans le monde politique et dans les médias mainstream – selon laquelle tout ce qui existait en RDA, méritait d'être éliminé (...). Pour les « Ossies », la diabolisation de la RDA a donc largement été perçue comme une mise en cause de leur histoire personnelle et de leur identité ».

Même constat chez Nicolas Offenstadt. Historien, maître de conférences en histoire du Moyen-Âge à l'université Panthéon - Sorbonne, il a mené une enquête sur l'ex RDA, au cours d'une

par BERNARD FREDERICK

exploration urbaine (Urbex) visitant plus de 200 sites délaissés et inventariant divers objets, archives et traces matérielles. La RDA, pour lui, a subi un « écrasement » économique et symbolique depuis la réunification.

« J'ai visité plus de 230 sites délaissés en ex Allemagne de l'Est, j'ai trouvé des objets, des archives, mais aussi des œuvres. Ce pays promouvait la culture « pour le peuple », il y avait donc des



Bâtiment de la culture (Kulturgebäude) de la Maschinenfabrik d'Heidenau, Saxe, 2013

œuvres d'art partout, dans les cantines, les entreprises, les hôpitaux... Beaucoup d'endroits abandonnés présentaient encore des fresques, des

sculptures, des mosaïques », expliquait-il à Catherine Calvet dans un entretien publié dans *Libération* du 11 septembre 2018.

« Le terme de « réunification », déclarait l'historien, ne convient pas forcément puisque rien ou presque n'a été gardé ou considéré de l'ex RDA. Certains parlent de colonisation (on a parlé de « kohlonisation » en jouant sur le nom du chancelier au pouvoir) ou d'annexion. Même les aspects les plus progressistes comme les droits sociaux ou la condition des femmes n'ont guère trouvé grâce lors de la réunification. Pourtant, encore aujourd'hui, le système des crèches fonctionne mieux à l'Est et est regardé avec envie à l'Ouest ». Et de poursuivre : « La violence est aussi personnelle, c'est dur de vivre dans un monde où tout ce que vous avez connu a été effacé ou dévalué.

Ceux qui travaillaient dans l'industrie, notamment, avaient l'habitude que leur secteur soit très valorisé. De grands combinats qui semblaient solides et faisaient figure de

sans laisser beaucoup de traces ».

D'autres traces ont aussi disparu : Dans le musée du Mémorial de Buchenwald, Stefan J. Zweig, enfant juif sauvé par les prisonniers politiques allemands, a disparu de l'exposition. La RDA avait fait de lui une icône et un symbole de l'humanité des prisonniers antifascistes. ■

• V. Giacchè, *Le second Anschluss : l'annexion de la RDA*, Delga, 2015, 201 p., 19 €.

• Nicolas Offenstadt, *Le pays disparu*, Stock, 2018, 250 pp., 22,50 €.

LA CRISE s'approfondit

« Benjamin Netanyahu n'a jamais été aussi près de perdre le pouvoir », écrivions-nous le mois dernier, en citant le commentateur Yossi Verter, de *Haaretz*. La suite des événements a confirmé ce diagnostic : le chef du *Likoud*, chargé par le président Reuven Rivlin de former un gouvernement, n'y est pas parvenu. Au terme des vingt-huit jours légaux et sans même demander la prolongation à laquelle il pouvait prétendre, il a rendu son tablier le 21 octobre, le jour de ses 70 ans...

C'est maintenant à Benny Gantz de s'atteler à la tâche. Le Premier ministre sortant, dans une vidéo incendiaire, l'a accusé de vouloir former une coalition minoritaire comprenant les 33 députés du parti *Blanc Bleu*, les 8 de *Israel Beteinou* et les 11 de la *Gauche sioniste*, avec le soutien extérieur des 13 de la *Liste arabe unie*. C'est là une hypothèse rejetée par le principal intéressé.

Le calcul de Benny Gantz ? Que dans le nouveau contexte marqué par l'échec de Netanyahu à former une équipe gouvernementale et surtout par sa probable inculpation en décembre, une partie du *Likoud* accepte de participer à un gouvernement d'union nationale à direction *Blanc Bleu*. Quant aux ultra-orthodoxes, rien n'exclut qu'ils puissent s'y rallier – mais à quel prix ? On saura d'ici à la fin novembre si Gantz a réussi ce pari.

Resterait alors l'essentiel : l'orientation politique de la nouvelle équipe. Rompra-t-elle avec la radicalisation tous azimuts mise en œuvre par la droite et l'extrême droite depuis 2015 ? Ou bien poursuivra-t-elle la fuite en avant ultra-libérale, liberticide et annexionniste de Netanyahu ?

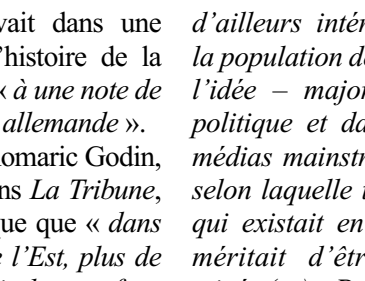
Rien, à ce stade, ne permet de répondre à cette question. Or c'est bien, en dernier ressort, le principal enjeu de ce cycle électoral.

En cas d'échec de Benny Gantz, les Israéliens risquent d'être appelés aux urnes pour la troisième fois en moins d'un an... ■ DV

22/10/2019



Mémorial dédié aux «Victimes du Fascisme et du militarisme» devenu en 1993 consacré aux «Victimes de la guerre et de la tyrannie»



Démolition du Palais



Les locataires de Karl-Marx-Allee protestent contre la vente de leurs appartements au géant de l'immobilier Deutsche Wohnen

Politique sociale

TOURNANT SOCIAL OU RASSEMBLEMENT POPULAIRE

par JACQUES LEWKOWICZ

On a pu tenter de faire passer le budget présenté pour 2020 comme le signe d'un prétendu acte II du quinquennat Macron, qui serait marqué par une volonté de prendre en compte la situation sociale des Français vivant de leur travail. Il n'en est rien.

En fait ce budget sera, comme le précédent, marqué par la baisse des prélèvements. L'impôt sur le revenu produira 5 milliards d'euros en moins, tandis que les ménages les plus modestes bénéficieront de 3,7 milliards de réduction sur la taxe d'habitation. On pourrait en attendre une salutaire augmentation de la consommation populaire. Toutefois ceci ne sera vrai que pour les contribuables les plus modestes. Or justement, ce ne sont pas ceux-là qui sont concernés mais les revenus moyens à élevés. Ces effets supposés vertueux des baisses d'impôt contribueraient beaucoup plus à la santé de l'économie si cette diminution de la pression fiscale devait porter sur la TVA, laquelle est supportée par tous, y compris les plus pauvres. L'effet bénéfique des baisses d'impôt sera donc très limité.

On notera également que la promesse de revoir les niches fiscales dont bénéficient les entreprises afin d'en appré-

cier l'efficacité pour, éventuellement, les supprimer ou, en tout cas, les adapter, a été oubliée alors que, par exemple, le simple crédit d'impôt en faveur de la recherche coûte six milliards d'euros aux finances publiques. En prime, pour les grandes entreprises, l'impôt sur les sociétés est réduit de 33,3 % à 31 %.

Du côté des dépenses, seules les fonctions comme l'armée, la police et la justice disposeront d'une réelle augmentation au détriment des autres services publics. Pire, les ménages se verront amputés de 1 milliard d'allocations logement et les chômeurs d'1,3 milliard d'indemnités du fait de la réforme de leurs allocations tandis que les dépenses d'assurances maladie dont la croissance est inévitable verront celle-ci freinée en la ramenant de 2,5 à 2,3 % alors que le double serait nécessaire.

Au total, selon l'OFCE [1] 25 % des ménages seront perdants à commencer par les 5 % les plus modestes dont un tiers verra son niveau de vie diminuer. On est vraiment très loin d'un « tournant social ».

C'est, manifestement le contraire qui est nécessaire. Pour sortir de la stagnation, il faudrait renforcer les politiques sociales de redistribution et impulser un

vigoureux effort d'investissement public répondant aux besoins sociaux, notamment d'éducation et de santé.

Mais comment atteindre ces objectifs ? Nul doute que cette politique fera des mécontents. D'autant plus que s'ajoutent à ces dispositions calamiteuses des signes avant-coureurs d'une grave crise ayant pour toile de fond les guerres commerciales et monétaires opposant les principales puissances. Les spéculations sur les titres représentatifs de la valeur des entreprises ont généré des bulles spéculatives. Elles représentent 6,5 fois la production de richesse mondiale d'une année et peuvent éclater à tout moment. Les faillites d'entreprises fondées sur des empilements de crédits et de dettes se multiplient. Ainsi Thomas Cook ou les compagnies aériennes Aigle Azur ou XL Airways, sans parler des menaces qui se précisent sur un certain nombre d'établissements bancaires.

Les foyers de contestation s'accumulent avec comme motifs le dérèglement climatique et la pollution par les résidus d'incendie, la défense de la santé publique, le refus de la détérioration de l'école publique, les mobilisations de retraités, de pompiers, de policiers, la colère des salariés de General Electric ou



de Michelin devant les suppressions d'emplois et le déclin industriel. Même le monde agricole se dresse contre les conséquences du libre-échangeisme qu'introduisent les traités CETA, passé entre l'UE et le Canada, et Mercosur, Marché commun du Sud passé entre l'Argentine, le Brésil, le Paraguay et le Venezuela.

Malheureusement, l'absence de débouché politique progressiste à toutes ces mobilisations ouvre un espace à des solutions autoritaires. Mais d'ores et déjà, des rassemblements peuvent s'organiser autour du refus de la réforme des retraites, de la privatisation de l'aéroport de Paris et de la défense de la santé, de l'emploi et du climat.

Nul doute que si ces combats sont menés de manière conséquente, ils inciteront les responsables politiques à formuler des projets rassembleurs de tous ceux qui vivent de leur travail. ■ 15/10/2019

[1] OFCE : Office français des conjonctures économiques. Ce laboratoire de recherche, prévision et évaluation des politiques publiques en matière de macroéconomie fonctionne au sein de la Fondation nationale des sciences politiques.

THÉÂTRE

UNE PIÈCE, « MONSIEUR HAFFMANN »

Entretien avec ... UN COMÉDIEN, ALEXANDRE BONSTEIN par KAROLINA WOLFZAHN



En 2018, quatre Molières ont couronné le spectacle « *Adieu Monsieur Haffmann* » [1] de l'auteur metteur en scène Jean-Philippe Daguerre, qui y tient lui-même un rôle.

Joseph Haffmann, bijoutier prospère, a envoyé sa femme Rachel et ses enfants en Suisse. C'est 1942, les juifs sont pourchassés, la radio, par la voix de M. Laville [2], explique que « si les Français savaient reconnaître les Juifs, ils se tiendraient sur leur garde ». L'atmosphère explique d'emblée la requête du bijoutier : il propose à Pierre, son fidèle employé depuis dix ans, de lui confier la bijouterie et l'appartement, lui-même vivrait dans la cave. Pierre, après discussion avec Isabelle, sa femme, accepte à condition que Joseph fasse un enfant à sa femme. Il est stérile et Monsieur Haffmann a prouvé à plusieurs reprises qu'il est un père fécond.

Pierre est un artiste, il a des idées folles ; sa femme pleine de bon sens lui déclare « Pierre, regarde-moi, je t'aime, tu es un être bon et exceptionnel, et même si tu es un imbécile, tu es l'homme de ma vie ». La situation est digne d'un vaudeville, mais c'est l'horrible guerre, c'est l'occupant nazi, le Vel' d'Hiv, les camps, le danger quotidien.

L'auteur a dosé à la perfection le suspense, l'humour, l'angoisse, les moments comiques et dramatiques : « J'ai écrit la petite histoire dans l'Histoire, avec cette situation loufoque, impensable ».

Dans le rôle-titre, Alexandre Bonstein [3] est excellent,

touchant, homme courageux qui déclare : « faisons en sorte que le courage soit plus fort que la peur ». Pour le metteur en scène, Alexandre est un très grand comédien, et c'est la vérité. Il le prouve dans ce spectacle, bijoutier juif pudique et digne, affrontant la peur, drôle aussi avec un humour noir désespéré.

Le comédien est né à Lausanne, où il suit des cours, « trop théoriques » et part à Paris. « Je rate le conservatoire et je fréquente des cours, théâtre, chant, danse, acrobatie. Je parle bien l'anglais et je rejoins à New-York les cours de Uta Hagen et du grand danseur Merce Cunningham. Au bout d'un an je retourne à Paris et suis engagé dans la comédie musicale « *Cats* » au Théâtre de Paris. » Il joue dans *Les Misérables* à Mogador, est engagé par Barnum, Savary, ... et au théâtre, entre autres dans la pièce culte, « *Le cabaret des hommes perdus* » de Christian Siméon.

De passage à New-York en 1999, il monte avec un producteur irlandais, sa première comédie musicale, « *Créatures* », qui voyage à travers les États-Unis, l'Irlande et, traduite en français, au Casino de Paris. Elle est nommée quatre fois aux Molières. En 2010, il crée à Irkoutsk en Sibérie « *Bonnie and Clyde* », spectacle musical adapté en russe, avec 30 acteurs et 40 musiciens.

Cet homme apparemment timide, peu bavard, au regard doux et profond, se transforme sur scène en toutes sortes de personnages. « Jouer au théâtre, c'est vivre des expériences fortes ». Ce remarquable comédien est un être humain rare et attachant.

Après le succès à Paris, « *Monsieur Haffmann* » a voyagé et continue les tournées avec plusieurs excel-

lents comédiens en alternance pour chaque rôle. Le spectacle a été joué 450 fois, à Tahiti, San Francisco, Los Angeles, Vancouver...

« Nous avons eu deux représentations à Tel-Aviv au théâtre de 900 places Beith Hayal, grâce à l'organisateur de spectacles français Dan Leibovitz. C'était un moment très fort avec un public extraordinaire, concerné et ému et la découverte d'Israël. Le même accueil chaleureux nous attendait à Beyrouth par l'intermédiaire de Joëlle Naim, qui milite pour une ouverture culturelle dans son pays. J'avais l'intention de séjourner dans un ouïpan pour apprendre l'hébreu, mais pour l'instant je me consacre à de nouveaux projets. J'envisage de créer à l'automne prochain la pièce de Stéphane Guérin, prix Artcena « *La grande Musique* », sujet traitant de la psychogénéalogie, avec six interprètes. »

Alexandre n'oublie pas que sa famille paternelle a quitté la Galicie pour la Palestine en 1885. L'histoire du peuple juif le passionne. « Je ne suis pas pratiquant, je sens le judaïsme comme une entité forte, difficilement définissable mais réelle, une richesse... »

Il aime bien son quartier populaire, les rues, les théâtres, la diversité, mais ne s'attache pas aux lieux qu'il habite. Un peu juif errant ? En tout cas, artiste voyageur. ■

[1] cf. l'article *Petites et grandes compromissions durant la Collaboration*, de Simone Endewelt in *PNM* n° 353 de 02/2018.

[2] Interview radiophonique en 1942 de M. Laville, spécialiste des questions raciales à l'Institut d'Etude des questions juives à écouter sur www.dailymotion.com/video/xkngdh

[3] Reprise jusqu'à fin décembre 2019 au Théâtre Rive Gauche, résa. : 01 43 35 32 31 ; voir détails de la tournée en France et à l'étranger sur le site du Théâtre Actuel et sur Facebook.

III. PARIS, LONDRES ET LE PACTE DE NON-AGRESSION GERMANO-SOVIÉTIQUE, 1932-1939

(Suite de la 2^e partie, cf. PNM n° 369 d'octobre 2019)

par ANNIE LACROIX-RIZ

Bien que Paris et Londres l'eussent traitée en « valet de ferme qui porterait tout le poids des engagements sur ses épaules » (Jdanov, « ami personnel de M. Staline », dans *La Pravda* du 29 juin 1939), l'URSS se prêta au dernier acte de la farce, joué à Moscou. Les Franco-Anglais organisèrent le fiasco de la « mission militaire en Russie » qu'ils n'annoncèrent que le 17 juillet. Geoffrey Roberts a démontré l'initiative allemande exclusive dans les offres alléchantes d'alors et la répugnance soviétique : le premier signe d'intérêt de Molotov n'intervint que le 11 août. Tout espoir d'une alliance tripartite était déjà mort, comme l'ont établi les archives françaises et britanniques.



Bydgoszcz. Exécution publique d'otages polonais

Ladite « mission militaire » fut confiée à deux officiers supérieurs obscurs et impuissants, l'amiral Sir Reginald Drax et le général français Joseph Doumenc. Alors que la *Wehrmacht* encerclait la Pologne, ils quittèrent Londres le 5 août à bord d'un « lent navire marchand », le *City of Exeter*, qui mit cinq jours pour arriver à Léninegrad, le 10. Tout fut limpide le 12, quand leurs interlocuteurs, militaires suprêmes, Vorochilov, et le général Chapochnikov, chef d'état-major général, passèrent aux choses militaires précises. Drax et Doumenc avaient statut de plénipotentiaires habilités à « signer les accords ». Pourtant, chargés de motiver l'interdit du « droit de passage » de l'Armée rouge découlant de l'insurmontable veto polono-roumain, ils se reconnurent sans pouvoirs ni mandat (quoique « demandeurs [...], nous partions les mains vides », rappela Doumenc, de retour à Paris, à Daladier). Puis, ils avouèrent, le 13 août, n'avoir aucun plan militaire : les Soviétiques leur avaient présenté des répliques aux « trois hypothèses » ou « alternatives » d'agression allemande contre « la France et l'Angleterre », « la Pologne et la Roumanie », « la Finlande, l'Estonie, la Lettonie [...] l'URSS », cha-

cune avec ses « plans de guerre » précis; ils n'avaient pas non plus la moindre division (pour « 120 divisions » soviétiques) à proposer à l'« alliance ». Vorochilov leur accorda encore quelques jours de délai pour se faire communiquer l'échec, avéré du 17 au 19 août, de l'hypocrite rappel à la raison de Varsovie (surtout) et de Bucarest. Les délégués français en Pologne, antisoviétiques délirants encouragés par leurs chefs, avaient osé certifier son armée apte à repousser la *Wehrmacht* (elle tint un jour). Présument avoir souverainement interdit à l'Armée rouge de passer sur son territoire, la Pologne de Beck – stipendié stricto sensu de Berlin, qui avait en janvier 1934 avec son prédécesseur Pilsudski signé, pour dix ans, l'accord d'amitié germano-polonaise funeste à ses juifs et à tous ses voisins –, ne servit que de « couverture » aux Franco-Anglais. Ceux-ci n'avaient pas demandé à Prague son avis pour l'éliminer, ni tenu compte, depuis 1918, de celui de Varsovie. Les 20 et 23 août 1938, l'URSS dressa le constat du fiasco en signant avec Berlin un « accord de crédit commercial » et le « pacte de non-agression », conséquence du veto franco-anglais prévue en 1933. Tous les participants à la « farce de Moscou », Doumenc en tête, admirèrent par écrit qu'elle avait sincèrement cherché à conclure l'impossible accord.



Entrée du quartier juif de Varsovie, novembre 1939. Zone d'épidémie de typhus

C'est dire ce que vaut la thèse du « coup de tonnerre » ou de « la sinistre nouvelle explosant sur le monde comme une bombe » le 23 août 1939 soutenue par Churchill dans ses *Mémoires* de 1948. Cet échec bienvenu, gloussa un Britannique sur le départ, donnerait prétexte à cogner sur les



Septembre 1939. Des soldats allemands arrêtent des polonais et des juifs

Soviets mais aussi à en finir avec les « rouges » vernaculaires. Les diplomates et attachés militaires en poste à Moscou certifièrent d'emblée (pour la Pologne) puis plus tard (pour les pays baltes) que l'URSS n'avait signé les accords secrets de « partage » que pour gagner quelques jours de mobilisation lors de l'inévitable assaut allemand, et qu'elle demeurerait attachée à l'alliance antiallemande. Ils maintinrent cette analyse quand la « guerre de Finlande » (satellite reconnu du Reich) noua entre États fascistes et « démocraties » « une Sainte Alliance anticommuniste » (mots du consul italien à Genève, Renato Bova Scoppa) : Paris et Londres, avec l'aval américain, chassèrent de la SDN en deux semaines (le 14 décembre 1939) l'URSS déclarée « agresseur » [4]. La France, inerte à ses frontières, planifia le bombardement des Soviétiques en Baltique sous Daladier, puis dans le Caucase sous



Accords de Munich de 1938. De g. à d. Chamberlain, Daladier, Hitler, Mussolini

Reynaud. Roberts, qui a pulvérisé la *doxa* d'un Staline allié d'Hitler, rappelle que l'Armée rouge comptait sur les frontières occidentales 1,5 million d'hommes en août-septembre 1939, et trois en mai-juin 1941. Jusqu'à quand dupera-t-on le public français sur un Staline aveuglé par son compère nazi? ■

* Annie Lacroix-Riz, professeur émérite d'histoire contemporaine, université Paris 7

[4] La SDN n'avait jamais déclaré « agresseur » ou « expulsé » un État fasciste, Japon en Chine, Italie en Éthiopie puis en Espagne, Reich en Espagne (*a fortiori* en Autriche et Tchécoslovaquie, offertes par ses chefs anglais et français) : chacun la quitta de son plein gré.

MÉMOIRE

LE POGROM D'ÉTAT DU 9 NOVEMBRE 1938

La « Nuit de cristal ». L'expression vient des nazis. On n'y prête pas assez attention. Traduisant à la fois la « pureté » raciste de l'opération et le verre des vitrines de magasins juifs brisées au long des trottoirs, elle se voulait héroïque, wagnérienne, presque mythologique : voilà des centaines de milliers d'aryens aux cheveux blonds qui viennent venger le conseiller d'ambassade von Rath, tué à Paris par le jeune juif Grynszpan dont les parents avaient été victimes des mesures antisémites.

Les antifascistes allemands dénoncèrent, eux, une « Reichspogromnacht » – une nuit de pogroms d'État. Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, sur tout le territoire du Reich, les escadrons de la SA et les formations de la SS, sous les ordres de Himmler, déclenchèrent un gigantesque pogrom. Les boutiques appartenant à des juifs, les synagogues sont incendiées et pillées. Les orphelins juifs, les maisons de retraites



Les 9 et 10 novembre 1938, environ 25 000 juifs ont été arrêtés et envoyés dans des camps de concentration

juives sont saccagées. Des milliers de personnes, hommes ou femmes, sont matraquées, voire assassinées, injuriées, couvertes d'immondices. Vingt mille citoyens de tous âges sont arrêtés (notre photo) et internés dans les camps de concentration. La communauté juive est condamnée à payer collectivement une

« amende » de plus de 1 milliard de marks. Le pogrom n'avait rien de spontané. Il avait été programmé bien avant le meurtre de von Rath. Sa date coïncidait avec le quinzième anniversaire de l'échec du putsch organisé par Hitler, le 9 novembre 1923 à Munich.

À l'époque, Goebbels, le futur ministre de la Propagande, reprenait à son compte le vieux mythe du « judéo-bolchévisme ». Et les Juifs allemands rejoignirent les communistes et socialistes allemands qui avaient inauguré les camps de Buchenwald, Sachsenhausen ou autres Dachau, cinq ans plus tôt.

À l'heure où il se trouve au Parlement européen une majorité pour faire de l'Union soviétique dont l'Armée libéra Auschwitz, « la » fauteuse de guerre, n'oublions pas le 9 novembre 1938 : là gît l'honneur de l'Europe, 40 jours après, Daladier et Chamberlain se sont couchés à Munich devant Hitler. ■ BF

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE G.G. LEMAIRE



Fils de rabbin orthodoxe émigré aux États-Unis, Chaïm Potok (Herman Harold pour l'état-civil, Buffalo 1929-2002) a très tôt souhaité être écrivain. Il entreprend pourtant des études de théologie et devient rabbin à son tour. Il servira

comme aumônier pendant la guerre de Corée puis s'installera à New York où il dirigera la revue *Conservative Judaism*, puis la *Jewish Publication Society*.

Il écrit en 1967 son premier roman, *L'Élu*, qui est aussitôt remarqué. Deux ans plus tard, il achève *La Promesse*, qui est la suite du premier. Après quoi, il publiera en 1972 *Je m'appelle Asher Lev*, qui évoque d'abord les conflits vécus par un jeune garçon avec ses parents. *Au commencement* paraît en 1975.

Potok a toujours tenu la promesse faite à son père d'écrire des fictions décrivant l'univers juif en exil. Grand admirateur d'Evelyn Waugh, de Thomas Mann, d'Ernest Hemingway, de Dostoïevski, il s'est inscrit dans une optique littéraire très réaliste et même très conformiste. Il serait plus proche de Gorki que de Francis Scott Fitzgerald ! On peut dire qu'il est l'exact opposé de Saul Bellow, grand expérimentateur dans le domaine romanesque. Aucun rapport avec Philip Roth, son cadet, qui a pourtant écrit de grands livres sur ce que cela signifie que d'être juif aux États-Unis

AU COMMENCEMENT

et qui, décrivant le quartier juif de Newark, a su en comprendre avec une incroyable pénétration la vérité ainsi que les conflits avec les autres habitants de cette ville où il y avait beaucoup d'Italiens. Il est loin enfin de ressembler à Isaac Bashevis Singer et à son frère Israël Joshua, qui ont tenu à continuer d'écrire en yiddish et se sont surtout intéressés à ce passé irrémédiablement perdu entre la Pologne et l'Ukraine.

Chaïm Potok est un étrange mélange entre une vision qui reste profondément ancrée dans la tradition, au-delà même des origines familiales, et le besoin qu'il éprouve de comprendre ces expatriés qui se sont réfugiés sur un autre continent, où tout s'est révélé si différent.

*In the Beginning** est un long roman d'initiation. Le jeune narrateur, David, s'interroge sur des figures bibliques, comme Saül, et découvre le petit monde juif qui est issu de la Pologne. Tout en décrivant ces personnages qui ont dû tout quitter pour traverser l'océan et s'installer dans un pays qui n'avait plus grand chose à voir avec l'Europe, il ne cesse de se poser des questions sur les fondements du judaïsme. Ce qui est le plus intéressant dans cet ouvrage monumental, c'est la façon dont son héros et les personnes qu'il rencontre perçoivent la montée de l'antisémitisme qui aboutit à la « Solution finale ».

Il ne parle pas directement de ces persécutions à large échelle, mais traduit plutôt la manière dont les uns et les autres ressentent cet événement qui dépasse de loin les pogroms que leurs parents ont pu connaître. C'est ce qui rend l'ouvrage aussi passionnant. Il l'a déjà évoqué dans ses livres précédents, mais cette fois il

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

explore l'empreinte indélébile que ce qui s'est passé pendant la guerre laisse dans la mentalité de ces juifs américains qui ont pu échapper au massacre. Il invite ses lecteurs à une méditation profonde sur la guerre et cette tragédie unique en son genre. Cette conscience des faits par toute une communauté est le véritable sujet de son roman, même si elle y est quasiment inscrite en palimpseste.

Mais Potok s'avère aussi un peintre très doué pour décrire ces Juifs en exil à New-York pendant la Grande Dépression et fait le parallèle entre l'Exil biblique et cet exil transatlantique. Malgré ses longueurs, *Au commencement* reste un livre captivant, avec toutes ces vies si diverses unies par ce seul lien communautaire et sur lesquelles pèse tout le poids de la mémoire. La famille de David est plus que son cercle de famille : c'est l'expression condensée d'un microcosme d'émigrés parmi d'autres émigrés venus de toute l'Europe qui s'accrochent désespérément et avec une sorte d'obstination indomptable à leurs valeurs, à leurs croyances, à leur mode de vie, à leurs rites domestiques, mais aussi à leur passé en Europe orientale, en Russie, en Ukraine, en Biélorussie ou dans les pays Baltes, et à sa douleur immense, qui n'est pas dite, mais que tout le monde comprend.

C'est un grand roman, même s'il semble avoir été écrit au XIXe siècle (il n'y a que le contexte historique qui réduit cette impression) – une gageure spectaculaire ! ■

* Chaïm Potok, *Au commencement*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicole Tisserand, éd. Les Belles Lettres, 616 p., 15,50 €.



CEUX QUI SE BATTENT

MORT DU KHAZAR ROUGE
NAISSANCE D'UN AUTEUR DE ROMANS POLICIERS

par Nicole Mokobodzki

Publié au Seuil, le dernier livre de Shlomo Sand* promène le lecteur à travers les temps et les lieux. En épigraphe du prologue « Cordoue-Tolède, 1157-1180 », ce constat de l'historien Marc Bloch : « Les juifs sont un groupe de croyants, recrutés jadis dans tout le monde méditerranéen, turco-khazar et slave ». À Tolède, un savant rabbin rencontre des étudiants « à la barbe cuivrée, originaires d'Europe orientale et coiffés d'une étrange toque de fourrure... qui proclament avec force leur allégeance au judaïsme rabbinique ». Tolède où Maïmonide se réfugie, fuyant Cordoue où les juifs sont persécutés par les conquérants musulmans. Tolède où, en 1180, notre rabbin sera, lui, condamné par le clergé et pendu. Encore que, les circonstances de sa mort donneraient à penser au commissaire Sand...

Un saut à travers le temps et, quelques pages plus loin, nous voici transportés au XXe siècle, au nord de Tel-Aviv, 26 boulevard Ben Gourion. Ligoté, le professeur Yitzhak Litvak, revêtu d'un peignoir blanc, gît sur son lit, un couteau au manche de plastique noir planté dans le ventre. Dans sa chambre, un poil pubien, des Marlboro. Quelques disques, Béla Bartok, Oum Kalthoum, Fairouz. Dans sa bibliothèque, ses propres travaux dont « *L'empire Khazar du VIIIe au XIIIe siècle* » et des livres : en arabe, en anglais, en français, en turc, en russe, en ukrainien, en persan et bien sûr en hébreu.

Le commissaire Emile Morkus, Israélien arabe baptisé selon le rite orthodoxe va mener l'enquête avec son

équipe, ignorant qu'il sera l'un des prochains cadavres. Ce « petit détective arabe doté d'un gros cerveau juif » promène sur le monde un regard attentif – toujours, amusé – souvent.

Résolument laïque, résolument tolérant, Morkus est intelligent. Il vit à Jaffa, en arabe Yafa. Ses parents ont refusé de fuir au moment de la Naqba. Les noms des rues ont été judaïsés. Morkus offrira à son grand-père une carte de Jaffa, puisque Jaffa il y a, avec tous les noms arabe d'autrefois. Mémoire des noms.

Revenons au défunt : il était professeur à l'Université de Tel-Aviv, l'enquête se déroule donc en grande partie sur le campus, parmi les enseignants et les étudiants dont certains, appointés ou non, sont des agents du *Shabak*, le service de sécurité intérieure israélien. Tous sont amenés à voyager et voici le lecteur transporté à Paris. Il apprend au hasard des pages le rôle joué en novembre 1965 par les services secrets israéliens dans l'enlèvement de Ben Barka, alors chef de l'opposition marocaine et artisan de la Tricontinentale qui s'ouvrira pourtant à Cuba, avec succès, mais sans lui. En 1978, ce sont des agents du *Shabak* qui assassinent Henri Curiel, ce communiste juif égyptien, internationaliste dans l'âme qui avait repris le réseau Jeanson après l'arrestation de ce dernier. Curiel qui joua, entre autres, un rôle actif dans les pourparlers secrets entre Israéliens et Palestiniens.

Impossible de passer en revue les nombreux personnages que Shlomo Sand nous présente, dans leur bana-

lité de citoyens ordinaires, avec ce qu'il faut de singularité voire de déviances : Tel-Aviv est un haut-lieu de la modernité. Retenons les figures attachantes de l'historienne Gallia Shapira, qui finira le travail amorcé par Litvak et mourra comme lui ; celle d'Avivit Shneller, venue à l'enseignement après avoir lu cette remarque provocatrice de Bertrand Russell : « *Les hommes naissent ignorants et non stupides. C'est l'instruction qui les rend stupides* ». À méditer...

Passionnant, *La Mort du Khazar rouge* est un excellent polar. Incapable d'ennuyer son lecteur, érudit, insolent, Sand sait, en bon pédagogue qu'il est, instruire son lecteur des mille et une complexités de la vie en Israël... et ailleurs. Il dérange souvent. Ce faisant, il est dans son rôle d'intellectuel. Un bon livre doit se lire avec plaisir et donner au lecteur l'impression qu'il est intelligent. Selon ce critère, ce livre est un très bon livre. ■

* Shlomo Sand, *La Mort du Khazar rouge*, (excellamment) traduit de l'hébreu par Michel Bilis, Le Seuil, 381 p., 21 €

NDLR. On aura plaisir à écouter, sur Internet, des interviews de Shlomo Sand, historien post-sioniste, avec notre collaborateur, Dominique Vidal ; ou avec Leïla Shahid. Sand, qui déclare : « *Je ne vis pas dans une République israélienne, je vis dans un État juif* », mais plaide pour le droit d'Israël à exister : « *Un enfant né d'un viol a quand même le droit de vivre* ». Auteur fécond il a notamment écrit : *Comment le peuple juif fut inventé*, 2008 ; *Comment la terre d'Israël fut inventée*, 2012 ; *Comment j'ai cessé d'être juif*, 2013 ; *Crépuscule de l'Histoire*, 2015 ; *La Fin de l'intellectuel français*, 2016.



« J'ACCUSE » de ROMAN POLANSKI

AVEC JEAN DUJARDIN, LOUIS GARREL, MATHIEU AMALRIC

J'accuse, à la fois film historique et thriller, ne s'autorise aucun effet spectaculaire gratuit mais joue la carte du récit classique, sobre et rigoureusement construit. Nous voilà donc dans la veine réaliste de Polanski montrant ici les principales étapes qui conduisent le colonel Picquart à découvrir l'identité de l'espion qui livrait à l'attaché militaire d'Allemagne des secrets militaires : Esterhazy. Un seul personnage porte la veine absurde ou surréelle, digne du cauchemar kafkaïen qu'on trouve dans certains de ses films antérieurs, celui de Dreyfus. Peu présent dans le film – et c'est justifié : l'infortuné capitaine, d'avril 1895 à juin 1899, temps crucial du développement de l'affaire qui porte son nom, était loin de toute action possible, enfermé et mis aux fers sur l'Île du Diable. Dans la scène de dégradation qui ouvre le film et lors de sa réhabilitation à la fin, la raideur guindée, jouée par un Louis Garrel méconnaissable, telle que Polanski l'a voulue, n'est pas sans rappeler l'art grotesque des marionnettes. Polanski entre d'emblée dans le vif du sujet : devant le sadisme du rituel du déshonneur infligé à l'innocent et infortuné capitaine, l'antisémitisme est dit crûment dès cette première scène : « on entend le tintement de l'or à chaque galon enlevé à ce fils de tailleur juif ».

Si le film suit l'action du colonel Picquart, nommé chef du Deuxième Bureau (service des renseignements), Polanski ne nous cache pas que Picquart, officier brillant, républicain et respectueux de la hiérarchie, qui va prouver l'innocence de Dreyfus, est lui aussi antisémite.

L'affrontement, fondamental, qui se joue entre monarchistes et républicains à propos de l'affaire Dreyfus, avec la tentative de restauration monarchiste avortée, est peu traité en tant que tel, mais on entend bien la voix du nationalisme, de la pire réaction et du racisme à l'égard de tous les étrangers dans la voix du colonel Sandherr, prédécesseur de Picquart au Service du renseignement. C'est au sein de l'institution militaire, que Polanski montre l'ampleur de la contamination antisémite. Celle-ci infeste à un tel degré les échelons les plus hauts de sa hiérarchie que Picquart en sera troublé : son antisémitisme « ordinaire », « courtois », n'est pas celui virulent de ses chefs, ni celui militant d'un Drumont. Picquart qui, prouvant l'identité du vrai traître, agit pour l'honneur de l'armée de la République, mais aussi pour ses propres galons, se heurte à la volonté obsessionnelle de ses chefs qui veulent que le traître soit de la « juiverie », quitte à fabriquer de fausses preuves. Ainsi la machine emballée, que Picquart a lancée, se retourne-t-elle pour le broyer, à son tour.

Le cinéaste concentre son tir sur les rouages antidémocratiques de la grande muette, ses juridictions d'exception (conseils de guerre, procès à huis clos) et ses relais politiques dans les ministères. Il évoque le dossier secret vide découvert par Picquart et les relations homosexuelles qui existaient entre attachés militaires et que l'armée choisit de taire. Secret et silence gouvernent, jusqu'au jour où le texte de Zola, avec éclat, crève l'abcès : « Quel nid de basses intrigues, de commérages et



de dilapidations, est devenu cet asile sacré, où se décide le sort de la patrie ! (...) Ah ! tout ce qui s'est agité là de démence et de sottise, des imaginations folles, des pratiques de basse police, des mœurs d'inquisition et de tyrannie, le bon plaisir de quelques galonnés mettant leurs bottes sur la nation, lui rentrant dans la gorge son cri de vérité et de justice, sous le prétexte menteur et sacrilège de la raison d'État ! »

Si Dreyfus fut réhabilité, Polanski montre que Picquart, devenu ministre de la Guerre, n'interviendra jamais pour réparer l'injustice. Clémenceau non plus. La validation des années de bagne pour la promotion du capitaine – et plus tard sa retraite – lui sera refusée. On salue ici le choix des acteurs et leur direction, de Jean Dujardin à Mathieu Amalric composant avec la succulence qu'on lui connaît le mauvais graphologue Bertillon ou Grégory Gadebois, très juste et vrai dans le rôle de Henry. La belle photographie de Pawel Edelman, collaborateur de Polanski depuis *Le Pianiste*, possède une tonalité de couleurs et une précision proches de l'esprit des tableaux de Gustave Caillebotte.

Avec l'affaire Dreyfus, sujet qui lui tenait à cœur depuis longtemps, le réalisateur retrouve des thèmes familiers. *The Ghost Writer*, déjà coécrit avec Robert Harris, le coauteur du scénario de *J'accuse*, était un excellent thriller politique qui dénonçait déjà le mensonge d'État, avec celui inventé pour justifier la guerre d'Irak. Dans *Chinatown*, Polanski montrait une machination criminelle montée pour piéger un ingénieur découvrant une grave affaire de corruption liée à la propriété de l'eau.

Et maintenant avec *L'affaire Dreyfus*, le crime d'État qui permit à la haine antisémite de gagner en meutes la presse et la rue. Et, il suffit à Roman Polanski de trois images pour dire ce déferlement très efficacement : un autodafé, une vitre de boutique brisée, une inscription « Mort aux Juifs ». Et cela, Roman Polanski, connaît. ■

“J'AIMERAIS QU'IL RESTE QUELQUE CHOSE” de Ludovic Cantais

Alors que les derniers témoins disparaissent, chaque mardi, une équipe de bénévoles du Mémorial de la Shoah à Paris accueille les familles et leurs descendants pour recueillir des témoignages sur la déportation. De la même manière, ces bénévoles partent dans d'autres villes pour collecter les archives personnelles des familles de déportés. Ludovic Cantais a filmé plusieurs moments de ces rencontres qui mettent côte à côte ou face à face, ceux qui donnent et ceux qui collectent. Le film fait percevoir les qualités requises pour ce bénévolat : savoir déclencher la parole et le souvenir, savoir écouter, pouvoir sélectionner dans le récit intime et familial, ou parmi les objets apportés, ce qui constitue preuve des persécutions et de la Solution finale. Le film montre les lieux de stockage des archives, les méthodes utilisées pour leur conservation lesquelles requièrent un véritable savoir-faire scientifique. Au-delà des récits collectés, pour certains, très émouvants, le film se clôt sur une visite d'élèves venus découvrir le Mémorial et ce qu'il expose. Ce documentaire témoigne de la place stratégique du Mémorial et du rôle confié à ses équipes de bénévoles pour que, conformément au vœu commun exprimé par les familles, « il reste quelque chose » de l'Histoire du génocide. ■

“BETTY MARCUSFELD” de Martine Bouquin

La réalisatrice part en quête de la sœur de sa mère, Betty, jamais revenue de déportation. À partir d'indices ténus, un nom, une photo dans l'album familial, elle explore toutes les pistes : Archives nationales, Musée de la résistance, Mémorial de la Shoah, archives scolaires, souvenirs des amies de Betty, immeubles où celle-ci a vécu. Martine Bouquin, tenace et patiente, reconstitue par ses propres pas, les allers et venues de Betty et refait la route du transfert de la prison des Tourelles à Drancy : Betty avait été incarcérée aux Tourelles pour refus du port de l'étoile jaune. Là, des jeunes femmes non juives étaient détenues pour avoir arboré des étoiles détournées sur lesquelles elles avaient écrit : zazou, papou, swing..., étoiles jaunes en forme de rose ou portées au cou d'un chien. À travers photos, dessins, musiques, textes divers (*Dora Bruder* de Modiano, lettres, témoignages, rapports policiers...), le portrait se dessine : de l'esquisse au trait qui s'affirme, avant que la disparition de Betty à Auschwitz ne puisse en effacer la trace. Le film de Martine Bouquin porte à l'écran un deuil jamais clos, celui du vide, impossible à combler, laissé par la disparue. ■



THÉÂTRE

L'UN DE NOUS DEUX

En juin 1944, emprisonnés en Allemagne, deux hommes livrés aux Allemands par Pétain attendent une mort probable. Léon Blum, ami de Jaurès et chef du Front Populaire, face à Georges Mandel, fidèle de Clémenceau, parlent de la République, se révèlent l'un à l'autre. Dans l'angoisse qui sous-tend leur dialogue et malgré leurs antagonismes et leur fidélité à des politiques différentes, ils arrivent à se comprendre. L'auteur, Jean-Noël Jeanneney propose une réflexion sur les valeurs républicaines de la France, sur « la solidarité indispensable gauche droite pour vaincre les fascismes ». Georges Mandel est Christophe Barbier et Léon Blum Emmanuel Dechartre, tous deux à la hauteur des exigences du texte et de leur rôle. ■ KW

* Théâtre du Petit Montparnasse jusqu'au 30/11/2019. Rés. 01 43 22 77 74.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ISRAËL publie des archives de Kafka

par CHAÏM NATHAN

(Suite de la Une)

Ce fut une longue histoire et un imbroglio juridique. Avant sa mort le 3 juin 1924, Kafka avait fait de son ami et éditeur, l'écrivain Max Brod, son exécuteur testamentaire. Il lui avait demandé de détruire ses archives personnelles : « *Voici, mon bien cher Max, ma dernière prière : Tout ce qui peut se trouver dans ce que je laisse après moi (c'est-à-dire, dans ma bibliothèque, dans mon armoire, dans mon secrétaire, à la maison et au bureau ou en quelque endroit que ce soit), tout ce que je laisse en fait de carnets, de manuscrits, de lettres, personnelles ou non, etc. doit être brûlé sans restriction et sans être lu, et aussi tous les écrits ou notes que tu possèdes de moi ; d'autres en ont, tu les leur réclameras. S'il y a des lettres qu'on ne veuille pas te rendre, il faudra qu'on s'engage du moins à les brûler. À toi de tout cœur* ».

précieuses pièces dont le *Literaturarchiv* de Marbach en Allemagne avait pris possession. Esther Hoffe avait entamé la vente de pièces, comme le manuscrit original du *Procès*, écoulé, en 1988, 2 millions de dollars. À sa mort, ses filles tentèrent de poursuivre ces activités lucratives.

La Bibliothèque nationale d'Israël demanda que, suivant la volonté de Brod, ces archives lui reviennent. Entre 2008 et 2016, trois tribunaux israéliens furent saisis, tous tranchant en faveur de la Bibliothèque nationale.

Enfin en mai dernier, à la suite de la décision d'un tribunal allemand, Berlin a remis des milliers de papiers et de manuscrits qui

auraient été volés il y a dix ans à Tel-Aviv pour être ensuite vendus aux Archives littéraires allemandes de Marbach et à des collectionneurs privés. Des pièces de ces archives avaient été éparpillées. On en trouva même dans le réfrigérateur d'un appartement délabré de Tel-Aviv et dans des coffres bancaires de la ville.

Une autre partie de ce trésor attendait dans un coffre-fort de la banque suisse UBS, à Zurich. La justice suisse a permis, tout récemment, à la Bibliothèque nationale d'Israël de la récupérer. « *Nous avons rapporté 60 dossiers de Suisse contenant du matériel original* », expliquait Stefan Litt, archiviste de la Bibliothèque nationale et conservateur de sa collection de Sciences humaines.

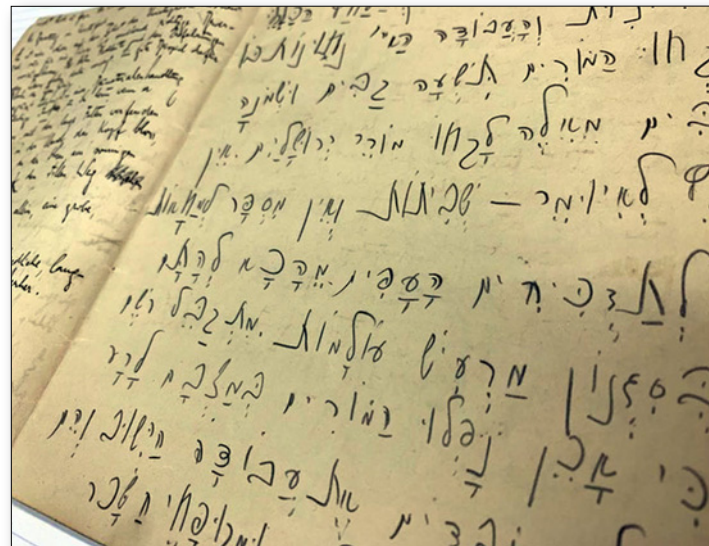
David Blumberg, lors de sa conférence de presse, n'a pas

caché son soulagement : « *La Bibliothèque nationale a revendiqué le transfert des archives car c'est ce que souhaitait Brod dans son testament. (...) Nous avons entamé un processus qui a pris onze ans avant de s'achever il y a deux semaines* ».

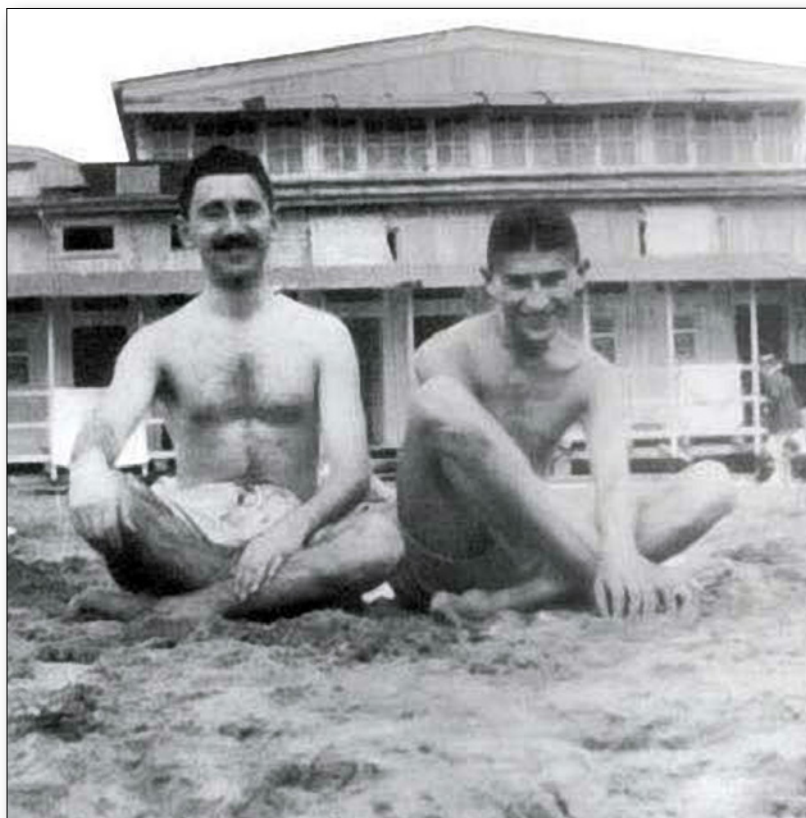
Les archives de Kafka comptent notamment les trois versions préliminaires de *Préparatifs de nocce à la campagne*, un cahier d'exercices d'hébreu ; des centaines de lettres ; et des croquis qui révèlent un autre talent chez l'écrivain de Prague.

« *Certains éléments sont connus, d'autres pas — c'est peut-être la partie la plus importante* », indiquait à l'agence Reuters, Stefan Litt, qui précisait : « *Tous les écrits de Kafka que nous avons maintenant sous notre garde seront donc numérisés et ouverts au public dans le monde entier* ».

C'est que Kafka appartient à l'humanité. ■



Cahier d'exercice d'hébreu



Max Brod et Kafka en Italie en 1909

Brod, cependant, qui admirait profondément Kafka et s'attacha à le faire connaître, ne suivit pas les instructions de son ami. Il entreprit la publication posthume de la plus grande partie de son œuvre. Mais il conserva des journaux intimes, des carnets et des lettres. En mars 1939, alors que les nazis occupaient Prague, Max Brod réussit à s'enfuir en Palestine, emportant avec lui ce qui lui restait d'archives de l'auteur du *Procès*.

Max Brod avait une secrétaire, Esther Hoffe, qui devint sa compagne. Brod mourut à Tel-Aviv, le 20 décembre 1968. Il avait confié à Esther Hoffe les manuscrits de Kafka. Celle-ci les confia à son tour à ses filles, Eva Hoffe et Ruth Wiesler. Les deux sœurs affirmaient avoir légalement reçu ces archives de leur mère. Or, Brod avait indiqué dans son testament léguer les archives de Kafka à la Bibliothèque nationale d'Israël.

Celle-ci se tourna vers la Justice pour récupérer les

